

Présentation

Érik NEVEU

Louis QUÉRÉ

Ce numéro de « Réseaux » poursuit la réflexion ouverte dans la livraison précédente autour de la notion d'événement et de sa construction. Les éléments de continuité entre ces numéros sont donc puissants. La plupart des textes mobilisent en particulier des cadres d'analyse et des modèles théoriques que la précédente « Présentation » s'était efforcée de recenser à travers un panorama des recherches menées depuis vingt-cinq ans. Ce sont parfois jusqu'aux terrains d'analyse sollicités qui marquent cette continuité puisque l'article d'Isabelle Garcin-Marrou offre une manière de « Retour vers » l'Irlande qu'évoquait déjà le travail de Meredith Kingston (1), en passant ici du travail des agenciers à celui des journalistes de quotidiens français ou britanniques. La continuité peut aussi se lire dans le profil des contributeurs : cette double livraison de « Réseaux » ne contient pas moins de cinq publications issues de travaux doctoraux de jeunes chercheurs. Ce parti pris ne sera pas un « événement » éphémère. Il reflète un choix éditorial de la Rédaction qui vise à associer à la republication ou à la traduction de textes « classiques » et aux contributions de chercheurs confirmés dans les domaines couverts par la revue les premiers travaux de doctorants de valeur. La dynamique d'une communauté scientifique s'alimente aussi de l'insertion des générations nouvelles dans ses espaces de publication. « Réseaux » y contribue en actes.

Ces continuités s'accompagnent toutefois d'un déplacement perceptible du regard dans la quasi-totalité des textes rassemblés ici.

Ce déplacement du regard porte d'abord sur l'attention que consacrent plusieurs contributions à la question de la mise en intelligibilité de l'événement, en prenant en particulier appui sur les analyses de R. Kosseleck et P. Ricœur. Le texte d'Isabelle Garcin-Marrou sur l'information relative à l'Irlande souligne à quel point l'inscription d'une occurrence dans un cadre de description empruntant à l'Histoire peut être l'une des conditions de la consécration du fait au statut d'événement. La notion de « triple présent », empruntée par Ricœur à Saint Augustin, révèle ici sa fécondité pour aider à saisir la structure temporelle de l'événement. Le travail de Jocelyne Arquembourg s'inscrit également dans cette problématique, enrichie par les apports de la tradition Goffmanienne, dont elle rend visible au passage les points de convergence avec des outillages plus philosophiques. L'analyse de la couverture de l'opération « Desert Storm » par les médias français et américains permet de cerner les propriétés spécifiques de l'information en direct et en continu, en particulier de caractériser la dynamique temporelle d'une relation d'événement en train de se produire.

(1) « Réduire à l'événement : la couverture des sujets irlandais par l'AFP », *Réseaux*, n° 75, 1996.

Un second déplacement de l'analyse consiste à systématiser la réflexion – déjà présente dans l'article de Michaël Palmer – sur les formes langagières dans lesquelles se construit l'événement, à se fixer sur ce volet de sa constitution symbolique. Tel est le parti pris explicite de la contribution de Guy Lochard sur les « genres rédactionnels » qui invite à prêter attention aux modes d'organisation du discours qui s'incarnent en « prototypes textuels », matrices de mise en article et de mise en page de l'événement. L'évolution récente des maquettes de quelques grands quotidiens français lui permet de montrer la fécondité d'une telle approche. Avec un appareillage théorique différent, ce parti pris est également fortement présent dans l'article de Philippe Riutort sur les éditorialistes d'« Europe 1 ». Les hasards du tirage ont voulu que succède au « Réduire à événement » de Meredith Kingston un « Grandir l'événement ». L'antinomie des intitulés désigne aussi un déplacement de l'analyse vers d'autres protagonistes de la chaîne de construction de l'« événement », ceux qui par leur poste peuvent et doivent le plus s'en détacher, le sublimer en matière première pour commentaire distancié, noble, propice à une montée en généralité. P. Riutort explicite les logiques sociales liées au rôle de l'éditorialiste, aux ressources et propriétés sociales diverses de ceux qui l'occupent.

Enfin le jeu des déplacements du regard sur l'événement naît de l'entrée en scène d'une approche simplement évoquée dans les cadrages et bilans d'étape de notre précédent numéro : l'éclairage de l'anthropologie culturelle. En s'appuyant à la fois sur les travaux classiques de Victor Turner, sur les analyses en termes de rituels développées par Abeles, Balandier, ou Chaney (2), sur l'approche en terme de *media event* proposée par Danyan et Katz, Mihai Coman propose une lecture originale de la couverture médiatique d'une mobilisation à Bucarest en 1990. Il montre en particulier comment les conjonctures de crise peuvent susciter un mode de traitement de l'information faisant fortement appel à de grands répertoires mythiques, recodant des occurrences dont les effets immédiats demeurent peu saillants, en *media event*, en support d'un travail interprétatif empruntant à tout le réservoir des significations culturelles disponibles (Mémoire nationale, références religieuses, taxinomies sociales, codes éthiques). L'occurrence « occupation d'un lieu public » finit par devenir fait social total, par générer quelque chose d'un effet boule de neige symbolique, où l'inflation des interprétations et des traductions en rituel fonctionne dans une logique largement émancipée du référentiel de départ.

En filigrane, ce sont aussi des interrogations transversales qui émergent de cette série de contributions. Deux d'entre elles sont fortement imbriquées. Il s'agit d'abord du poids croissant de l'information télévisée, à la fois comme site chronologiquement premier d'irruption de l'événement par la logique du temps réel, et comme lieu de constitution d'une véritable grammaire de mise en forme de ces événements. La façon dont le cadrage de l'événement « Guerre du Golfe », mais aussi plusieurs années après la mémoire sociale qui en témoigne, s'inscrit dans un répertoire d'images (3), la manière dont les nouvelles maquettes des quotidiens français marquent une forme de pénétration dans la page écrite de la logique des « brèves » du journal télévisé, – quand ce n'est pas des menus de logiciel – en donnent deux exemples.

Ce qui ressemble à une logique de colonisation de l'écrit par les modèles de l'écran (4) suscite alors une nouvelle question : celle de la conjugaison paradoxale d'un bombardement d'informations, d'images et de paroles sur les événements et d'une opacité accrue de ceux-ci, soit que l'accumulation pointilliste des *datas* révèle son impuissance à produire une structure d'intelligibilité, soit que les professionnels des médias en soient réduits à colmater les brèches du sens par un bricolage fait de rapatriements sauvages de cadres inter-

(2) Cf. « Un miroir symbolique de nous-même : le rituel civique dans la société de masse », *Réseaux*, n° 44/45, 1990, pp. 131-152.

(3) « Point » par des reporters sur fond de désert, conférence de presse quotidienne de l'État-Major, images « jeu vidéo » des bombes guidées par laser frappant leurs objectifs, sans oublier le « Scud de vingt heures ».

(4) Voir le numéro « Écrit/Écran » de « Quaderni » (n° 8, 1989).

prétatifs, de métaphores plus frappantes que pertinentes. L'article de Jocelyne Arquembourg en donne un exemple parlant avec le téméraire recyclage de l'épisode du conflit indochinois sur la guerre du Golfe, « l'enchevêtrement des intrigues » qui tisse un motif peu lisible. La dichotomie proposée par Bernard Noël (5) prend ici toute sa valeur. La censure ouverte, la volonté organisée d'orchestrer un contrôle sur l'entrée dans l'espace public de faits que les normes journalistiques ou les modèles culturels dominants prédisposent au statut d'événement deviennent des pratiques périlleuses et largement stigmatisées (6). Mais la « censure », au sens de privation de sens, de décontextualisation, de vacance des structures d'intelligibilité de l'événement tend à devenir un efficace équivalent fonctionnel de la vieille censure. L'un des apports des articles qui rendent visible ce processus est aussi de la soustraire à la vision naïvement finaliste d'un contrôle de l'information ourdi par un mystérieux état-major des « dominants », pour montrer en quoi il naît naturellement – c'est-à-dire socialement – d'automatismes professionnels, de routines de travail, des formes de la division du travail journalistique, des perceptions des attentes de l'audience, des impératifs du temps réel. Dès lors loin de réduire à des constats, ou à alimenter une version savante de la déploration sur « La faute aux médias » (7), ces travaux peuvent aussi déboucher sur des enjeux pratiques. Ceux-ci ne sauraient être la production d'une restitution « vraie » de l'événement, puisque le dénominateur commun le plus explicite de ces deux numéros est de donner une épaisseur scientifique et des illustrations empiriques à la notion trop souvent utilisée de façon molle, de construction sociale de l'événement. Mais entre l'utopie d'une restitution objective du fait brut et le dévoiement relativiste de la notion d'événement construit, peut exister un espace d'interrogation et d'action sur les mécanismes sociaux (dont les mécanismes langagiers) par lesquels fonctionnent la censure, la décontextualisation, la réduction des faits sociaux au bruit et à la fureur d'un kaléidoscope d'images dont l'intelligibilité naîtrait de la convocation de quelques métaphores ou des stéréotypes du sens commun. L'entretien avec Daniel Schneidermann vient rappeler que les interrogations que produisent les sciences sociales ne sont ni des spéculations enfermées dans les salles des séminaires doctoraux, ni des problématiques étrangères à la réflexivité en actes des journalistes et professionnels des médias.

Ce numéro se complète de deux articles qui apporteront à la fois un panorama fortement documenté des travaux internationaux et une réflexion critique sur ceux-ci. Todd Gitlin réfléchit sur la mondialisation des communautés éphémères reliant des personnes « bien informées » aux dépens d'une masse qui est loin de bénéficier d'une prétendue « transparence », d'autant que tout ce qui n'est pas filmé devient douteux quant à son existence.

Thierry Bardin propose pour sa part un survol critique et un enrichissement des grandes approches théoriques qui s'emploient à penser le changement technique et sa propagation. Cette contribution à un débat dont « Réseaux » s'est fait l'un des vecteurs les plus présents dans le champ scientifique français se clôt sur une brève et tonique étude de cas qui eût réjoui Steinbeck puisqu'il y est question des souris et des hommes... mais sans fin tragique cette fois.

En postlude, on trouvera le « Point sur » réalisé par Jean-Marie Charon à propos de la diffusion de la presse quotidienne française où l'auteur insiste sur l'interaction oubliée avec les grands événements politiques.

(5) Bernard Noël : « l'outrage aux mots » in *le château de cène*, J.-J. Pauvert, Paris 1973.

(6) Il n'est pas certain que la gestion militaire de l'information lors de la guerre du Golfe soit un contre-exemple probant... La réalité du contrôle des images et des informations par l'État-Major occidental s'est accompagné d'une dénonciation ou à tout le moins d'une relative prudence de nombre de commentateurs du monde journalistique, rendant intelligible aux usagers des médias au moins une partie des biais dans le compte rendu de l'événement. Une comparaison avec ce que fut le « bourrage de crâne » dans la presse française lors du premier conflit mondial rend immédiatement visible cette différence.

(7) Pour reprendre le titre d'Yves Mamou.